

*Esclaves et étrangers :
Flaubert et Chateaubriand à Jérusalem¹*

par Claude Vigée

Tout cela ment... L'hypocrisie, la cupidité, la falsification et l'impudence, oui, mais de sainteté aucune trace.

G. Flaubert, lettre à Louis Bouilhet du 20 août 1850.

Suivant l'exemple de Chateaubriand, de Lamartine et d'un grand nombre d'écrivains tentés par le voyage en Orient, Gustave Flaubert, accompagné de son ami Maxime Du Camp, s'est rendu en Terre sainte à l'âge de trente ans. C'était aussi pour fuir l'emprise de sa mère, dont l'amour possessif l'étouffait.² Quand il est arrivé à Jérusalem, le 11 août 1850, il a noté dans son journal : « Nous entrons par la porte de Jaffa et je lâche un pet en franchissant le seuil, très involontairement ; j'ai même au fond été fâché de ce voltairianisme de mon anus. » Mais ce ton irrévérencieux, qui nous rappelle les pitreries du « Garçon » mythologique que voulait incarner Flaubert dans sa prime jeunesse, cache une expérience plus angoissante : « Jérusalem me fait l'effet d'un charnier fortifié ; là pourrissent silencieusement les vieilles religions, on marche sur des m... et l'on ne voit que des ruines : c'est énorme de tristesse. »

Le sens de la désolation spirituelle et morale s'approfondit à mesure que Flaubert découvre les secrets dérisoires de la Ville sainte déchue, dont les prestiges supposés le laissent de glace. Il ne voit partout que décombres, excréments et putréfaction. Le fils du Dr Flaubert observe en bon clinicien : « Voilà le troisième jour que nous sommes à Jérusalem. Aucune des émotions prévues ne m'y est encore survenue... Dans la rue de notre hôtel un chien jaune pourrit tranquillement au beau milieu, sans que personne songe à le pousser ailleurs; les m... le long des murs sont effrayantes de mauvaise qualité ! Mais il y a pourtant moins de débris de pastèques qu'à Jaffa. » Si la matière de la gent canine n'est pas louable, le reste du spectacle qui s'étale sous les yeux de notre voyageur ne vaut guère mieux : « Je me sens, devant tout ce que je vois, plus vide qu'un tonneau creux. [...] Jérusalem est un charnier entouré de murs; la première chose curieuse que nous y ayons rencontrée, c'est la boucherie... Ça puait très fort;

1 Cet essai est extrait de *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, pp. 110-126.

2 Il venait de subir, chez lui, un échec d'amour-propre littéraire cuisant : ses plus proches amis avaient déclaré « impubliable » la première version manuscrite de sa *Tentation de saint Antoine*. L'arrachement à sa mère eut lieu dans des conditions difficiles, que relate le début du *Voyage en Orient* : « Je suis parti de Croisset le lundi 22 octobre 1949 [...]. Ma mère fut triste tout le temps du dîner. Le lendemain jeudi, atroce journée, promenades (éternelles !) dans le petit jardin, avec ma mère [...]. Enfin je suis parti... Quel cri elle a poussé, quand j'ai fermé la porte du salon ! il m'a rappelé celui que je lui ai entendu pousser à la mort de mon père, quand elle lui a pris la main [...]. De Nogent à Paris, quel voyage ! J'ai fermé les glaces [...], ai mis mon mouchoir sur la bouche et me suis mis à pleurer [...]. Je me figurais ma mère crispée et pleurant avec les deux coins de la bouche abaissés [...]. Je l'ai là, cette lettre [...] écrite à une heure du matin, après toute une soirée de sanglots et d'un déchirement comme aucune séparation encore ne m'en avait causé [...]. Entre le moi de ce soir et le moi de ce soir-là, il y a la différence du cadavre au chirurgien qui l'autopsie. »

c'était beau comme franchise de saleté... Dans la Ville sainte, la première chose que nous vîmes, c'est du sang. » Et d'ajouter, quelques lignes plus loin : « Ruines partout, ça respire le sépulcre et la désolation; la malédiction de Dieu semble planer sur la ville, Ville sainte de trois religions et qui se crève d'ennui, de marasme et d'abandon. »

Déjà, le sarcasme de l'athée voltairien, qui s'amuse devant la vanité des superstitions anciennes, fait place à l'angoisse d'une sensibilité moderne, face à l'écroulement de la foi dans l'abîme de l'histoire humaine. Cette vision triste, désabusée, noircie comme à plaisir, exprime la situation spirituelle et affective de Flaubert, autant que celle de Jérusalem à son époque : « Ce matin, devant le Saint-Sépulcre, il est de fait qu'un chien aurait été plus ému que moi. » Flaubert manifeste *a priori* son ironie, et oppose son hostilité aux sentiments pieux qui seraient de rigueur chez tout bon chrétien venu en pèlerinage en Terre sainte. Il dénigre d'emblée la prétendue sainteté qu'il devrait y découvrir, et qu'il sait, de science infuse, ne pas pouvoir trouver dans la ville à l'abandon, allégorie visible de sa propre misère intérieure. Il était à la fois prévenu contre Jérusalem et déçu de voir son dégoût confirmé par le spectacle de la désolation qu'elle lui offrait. Avant de faire son voyage en Orient, Flaubert s'était penché avec passion sur les grandes religions antiques ; témoin en est la première version de sa *Tentation de saint Antoine*, ébauchée bien plus tôt, achevée dès 1849. Il y avait en lui un fiévreux, un passionné, un romantique amoureux de « grands vols d'aigle... tout ce que j'aime enfin », un rêveur vite séduit par des beautés de pacotille – bref : une Madame Bovary ! C'est à celle-ci qu'il voudrait tourner le dos en arrivant à Jérusalem. Mais on ne saurait se quitter soi-même aussi aisément ! Comme Madame Bovary, Flaubert aurait dû, en principe, être soulevé par l'émotion, rempli de sentiments aussi profonds que convenus, pénétré d'extase et de mysticisme vague à la vue des vieilles pierres croulantes de Jérusalem. Or, une fois sur place, il ne découvre qu'un trou infect : la Jérusalem turque des années 1850, qui est la seule vérité. Flaubert essaie de s'en tenir à l'évidence, tout le reste lui paraissant mensonge, illusions grotesques. Le mauvais goût triomphe, au milieu de ce bric-à-brac sinistre, haut lieu ridicule de la piété chrétienne. L'unique alternative qu'il trouve à la barbarie latine ou orthodoxe grecque, c'est la froideur et la laideur d'un temple calviniste aux murs nus et tristes : « L'église protestante ressemblait à une école primaire ou à une salle d'attente dans un chemin de fer. » Dans l'ensemble, la Jérusalem pieuse des trois religions monothéistes lui apparaît comme un immense cloaque malodorant.

Quelle signification eschatologique pouvait bien se cacher sous cet amas d'immondices ? Compte tenu des premiers jets des écrits de Flaubert, comme de sa correspondance, ce qui me déçoit en lui – sans vraiment me surprendre – c'est qu'il n'ait pas saisi immédiatement la grandeur de cette vision d'effroi dantesque : « O vous qui entrez, laissez toute espérance... » Flaubert, arrivant à Jérusalem, semble avoir oublié Jérémie, alors qu'il parle souvent comme celui-ci dans son journal ! Lorsque Jérémie, dans les cinq Lamentations comme à la fin de son Livre prophétique, décrit les femmes de Jérusalem affamées par le siège et dévorant leurs propres enfants dans un accès de démence collective, quand il évoque les cadavres entassés qui pourrissent dans les rues, c'est déjà le langage de Flaubert qu'il emploie, mais en y ajoutant un sens qui fait totalement défaut à ce dernier.

La première chose que voit notre romancier à l'entrée de la ville : « c'est la boucherie. Dans une sorte de place carrée, couverte de monticules d'immondices, un grand trou. Dans le trou du sang caillé, des tripes, des m..., des boyaux noirâtres et bruns, presque calcinés au soleil, tout à l'entour ». Flaubert a découvert Jérusalem, ainsi souillée et dégradée, après quatre siècles de domination ottomane. Le portrait désolant, mais sans nul doute exact, qu'il en donne constitue un témoignage éloquent de son abaissement sous le règne du sultan, qui contraste violemment avec la Jérusalem florissante et magnifique que nous connaissons de nos jours. La Jérusalem turque

de Flaubert souffre de mépris et d'abandon aux mains de maîtres indifférents. Cette ruine qui végète dans l'attente d'une impensable résurrection, c'est la grande cité royale d'Israël, la capitale de David et de Salomon, tombée depuis deux millénaires sous le joug de ceux auxquels elle n'appartient pas dans son essence, et qui lui demeurent étrangers au fond de l'âme.

Les Juifs devaient constituer vers 1850 la moitié, à peu près, des habitants de la Vieille Ville ; ils étaient parqués dans le quartier juif, à proximité de la porte de Sion, car il n'existait presque aucune demeure habitable hors des murs de Soliman le Magnifique, à cette époque reculée. Ils croupissaient là, survivant au jour le jour, à la merci de leurs seigneurs et maîtres musulmans. Flaubert note ironiquement que le meurtre d'un Juif sur la place du Saint-Sépulcre était à peine puni d'une amende : « il se rachète par soixante paras », au maximum... Les juifs sont décrits dans le journal de Flaubert comme des ombres rôdant peureusement le long des murs. Ils viennent le matin, très tôt, presque en secret, prier ou se lamenter auprès du Mur des Pleurs, à l'occident de l'esplanade du Temple, en contrebas du mont Moriah. Ils se retirent, précise Flaubert, avant que la ville ne s'éveille, par crainte d'être battus ou assassinés : « Vieux juif dans un coin, la tête couverte de son vêtement blanc, nu-pieds, et qui psalmodiait quelque chose dans un livre le dos tourné vers le Mur, et en se dandinant sur ses talons. » A l'encontre de cette cité fantôme turque, la Jérusalem d'aujourd'hui est une ville splendide, plus peuplée qu'elle ne l'a jamais été au temps de sa gloire antique, avant sa destruction totale par Titus en l'an 70. Elle est redevenue sous nos yeux médusés ce qu'elle fut pour mille ans dans l'Antiquité orientale : la métropole du peuple juif, le cœur d'Eretz Israël comme celui des tribus dispersées dans l'univers entier.

Malgré son ironie, à travers elle peut-être, Gustave Flaubert espérait recevoir on ne sait trop quelle révélation en franchissant les portes de Jérusalem, « ce charnier entouré de murs ». En effet, avec son esprit normand, lourd et caustique à la fois, amoureux de *l'Hénaurme*, il a découvert au cœur du sanctuaire mondial de la chrétienté quelque chose de vraiment extraordinaire. Eclipsant la Sainte-Trinité elle-même, il a vu trôner sur la Jérusalem chrétienne de son siècle, exaltée par l'odeur méphitique des cadavres ou du sang des bêtes écorchées qui pourrissaient sur les places publiques, l'effigie de Sa Majesté le roi Louis-Philippe en personne, rayonnant dans toute sa gloire sous les voûtes du Saint-Sépulcre : « Une chose a dominé tout pour moi, c'est l'aspect du portrait en pied de Louis-Philippe, qui décore le Saint-Sépulcre. O grotesque, tu es donc comme le soleil ! dominant le monde de ta splendeur, ta lumière étincelle jusque dans le tombeau de Jésus ! » Oui, sur le Sépulcre du Crucifié resplendit le ventre bourgeois du prince de ce monde... Aux yeux révoltés du jeune Flaubert, le roi-citoyen représentait l'abomination des abominations, comme eût dit la Sainte Écriture. Mais ne l'aurait-il pas été tout autant aux yeux de Jérémie, le prophète des pauvres et des humiliés de son peuple ? Une abomination drôle et bon enfant certes. Mais tout de même une idole détestable, l'incarnation contemporaine du règne de l'argent tout-puissant : telle était la panse de ce souverain prosaïque, dont les plis et les replis remplissaient la coupole du Saint-Sépulcre, comme celle d'un dieu Moloch du XIX^e siècle !

Flaubert n'est pas plus tendre avec le décor oriental de l'église du Golgotha. Entre deux colonnes, il aperçoit les gardiens musulmans du Sépulcre qui font la popote : « On lave les assiettes, au fond j'aperçois du feu, on marmitonne, on fait le café... C'eût été si doux pour un fidèle ! Combien de pauvres âmes auraient souhaité être à ma place, comme tout cela était perdu pour moi ! que j'en sentais donc bien l'inanité, l'inutilité, le grotesque et le parfum ! [...]. Partout lampes, marbres de couleur ; mais surtout et chez tous, mauvais goût révoltant [...]. Les clefs sont aux Turcs, sans cela les chrétiens de toutes sectes s'y déchireraient... Ce qui frappe le plus [...], c'est la séparation de chaque église [...] on hait le voisin avant toute chose. C'est la réunion des malédictions réciproques, et j'ai été

rempli de tant de froideur et d'ironie que je m'en suis allé sans songer à rien de plus. » Il y a beaucoup de vrai dans cette description féroce, et le bric-à-brac qu'il évoque n'a pas entièrement disparu de nos jours. Tout récemment encore, l'église était défigurée par une ornementation d'un goût douteux – la chapelle du Calvaire en particulier. Flaubert décrit avec délectation la discorde qui régnait de son temps entre les sectes chrétiennes rivales. J'ai encore assisté moi-même, vers 1970, à une bataille rangée entre prêtres coptes, dignitaires syriens et moines éthiopiens, qui furent séparés *manu militari* par la police israélienne appelée à la rescousse... Il s'agissait, je crois, d'un droit de passage ou d'une obscure querelle de préséance ; afin de s'assurer l'usage exclusif de tel corridor noir, de telle chapelle empoussiérée, ces messieurs se tabassaient à coups de croix, au cours de la procession solennelle sous la rotonde du saint lieu, comme le fit jadis en Touraine frère Jean des Entommeures... C'était rabelaisien à souhait, et tout à fait dans le goût bas-normand de Flaubert !

Même si le romancier décrit la situation telle qu'il l'a trouvée, le sarcasme facile ne suffit pas pour exprimer ce qui se dissimule sous ces apparences lamentables. Affublé d'oripeaux, peuplé de croyants superstitieux exploités par des clergés indignes, le Saint-Sépulcre n'en reste pas moins lui-même ; Jérusalem, c'est autre chose qu'un immense pourrissoir entouré de murs en ruine. Flaubert, curieusement, ne parvient jamais à établir le contact avec la face cachée de Jérusalem : on dirait que celle-ci lui échappe, ou qu'il la fuit inconsciemment. Quoique né dans une famille de tradition chrétienne, il ne réussit pas à saisir de l'intérieur un secret qui se dérobe dans la mesure exacte où il s'y refuse. D'où sans doute sa rage glacée et sa déception à demi masquée par le ricanement. Voltairien malgré lui, il a été, nous avoue-t-il dans un passage révélateur cité plus haut, « rempli de tant de froideur et d'ironie » qu'il s'en est allé loin de là « sans songer à rien de plus ». Il ne parvient donc pas à atteindre en soi ce qui est enfoui au plus profond de son être déchiré, ce qui l'a poussé à écrire les deux *Tentation de saint Antoine*, et à faire le pèlerinage avorté en Terre sainte. Car dans la Jérusalem dérisoire qu'il a parcourue et stigmatisée, ce n'est pas la surface seule qui compte ! Les strates mentales invisibles importent davantage encore, mais elles lui sont restées inaccessibles. Flaubert, aveuglé, n'a su voir que la surface : des cadavres, des décombres, un trafic religieux qui le révolte ; partout, ici, régnait avec dévotion « une infecte canaille ». Voilà tout ce que Flaubert consent à noter dans son journal. Quelques banales esquisses du paysage judéen viennent compléter ce croquis imparfait, limité aux aspects extérieurs de Jérusalem. Il a pourtant devant les yeux une réalité topographique éloquente, qu'il perçoit, mais dont il ne déchiffre point le sens : « La ville, en amphithéâtre, décline de l'ouest à l'est, elle penche du côté des tombeaux, du côté de la vallée de Josaphat qui change de nom à la fontaine de Siloë et prend celui du Cédron. » En effet, la Jérusalem antique descend en pente douce vers la vallée de Josaphat, elle s'ouvre sur l'univers des tombes. Les deux rives du torrent du Cédron et le mont des Oliviers lui font, à l'orient, une longue ceinture de sépulcres. Dans les traditions juive et chrétienne, cette dépression s'appelle également la vallée de la Résurrection. Un jour, dit le prophète hébreu, l'ange du jugement dernier viendra y sonner de la trompette. Baudelaire s'en est souvenu dans une strophe merveilleuse des *Fleurs du Mal*. Déficience innée de son imagination créatrice, ou tache noire sur la rétine de son esprit, Flaubert ne voit dans ces sites historiques enchantés par la mort qu'un entassement d'ossements desséchés. C'est, chez lui, le signe d'un manque profond. Sa conscience prophétique est atrophiée, mutilée. Dans l'âme de Flaubert ne s'est pas réveillée la vision grandiose qu'Ezéchiel avait eue, sur ces lieux prédestinés, vingt-cinq siècles auparavant. Le voyant hébreu témoigne d'autre chose que le romancier français moderne. Sous ses yeux stupéfaits, les ossements desséchés se relient les uns aux autres et se mettent à bouger : « Fils de l'homme, ces os pourront-ils revivre ? » Ainsi parle le

Roger Baranton, *Composition*. Huile sur toile.



Seigneur YHWH à ces os : « Voici, je vais faire entrer en vous un esprit, et vous vivrez : je vous donnerai des nerfs, je ferai croître sur vous de la chair, je vous couvrirai de peau, je mettrai en vous un esprit, et vous vivrez » (Ezéchiel 37, 3-6).

Cet événement inouï, Flaubert n'a su ni le pressentir ni l'annoncer à la postérité, à l'encontre de Lamartine qui, dès 1836, l'appelle de ses vœux dans son *Voyage en Orient*³. Dans la dernière page de *L'Education sentimentale*, les principaux personnages du roman, deux amis d'enfance, se penchent sur leur vie ratée. Après avoir mené sur terre une existence d'ossements desséchés, ils se retrouvent, précocement usés, désillusionnés, dans la vieille maison de famille de Frédéric Moreau, le triste héros dans lequel s'est incarné Flaubert au déclin de ses jours. Alors ils se souviennent de la visite qu'ils avaient faite ensemble, à quinze ans, à la maison de prostitution de « la Turque » dans leur petite ville natale. Ils y avaient apporté un bouquet de fleurs cueillies dans le jardin de la mère de Frédéric. A ce moment jaillit l'exclamation désolée par laquelle se clôt le roman-confession de Flaubert : « C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! » Pressentant ou reconnaissant l'échec de sa propre vie dans les ruines visibles de Jérusalem – cette mère bafouée, dérisoire, à la fois aimée et haïe – où il voit son expérience résumée, Flaubert n'a pas deviné ce qui se tramait dans la vallée de Josaphat. Il n'a pas senti un instant oeuvrer dans l'invisible les puissances de la Jérusalem à venir. Pour lui, la Jérusalem en ruine de 1850, comme le souvenir du bouquet maternel amené à quinze ans au bordel de « la Turque », « c'est ce que nous avons eu de meilleur ! ».

Lorsque les Juifs revinrent de Babylone, après la première captivité, pour restaurer Jérusalem rasée par les Chaldéens en 586 avant l'ère commune, leurs chefs Esdras et Néhémie leur ont fait reconstruire d'abord les murailles de la cité. D'une main, ils travaillaient et bâtissaient ; de l'autre, ils tenaient le javelot : « C'est ainsi que nous poursuivions l'ouvrage, la moitié d'entre nous la lance à la main depuis le lever de l'aurore jusqu'à l'apparition des étoiles » (Néhémie 4, 17-21). Il en est de même aujourd'hui. Dans l'Israël contemporain, un effort extraordinaire s'est accompli pour faire reflourir la terre déserte. Non seulement le pays physique : il s'agit de ressusciter la terre humaine, de lui rendre son âme, de la douer d'une science, d'une culture, d'une littérature, de lui restituer sa langue avant tout. Car c'est à travers l'hébreu, langue sacrée mais momifiée dans sa sainteté après la première captivité babylonienne, que tout le peuple rassemblé en Canaan reconquis essaie aujourd'hui de resurgir à la lumière du présent. Pour la nation remontée à Sion, ce travail s'effectue contre d'énormes obstacles, dont le premier est sa propre division. Une telle tâche excède l'imagination des prophètes d'antan eux-mêmes. Ceux-ci annonçaient qu'Israël serait ramené du sein de soixante-dix nations étrangères. Ceux qui sont revenus de l'exil appartiennent à plus d'une centaine d'ethnies et de langues dispersées sur toute la surface du globe terrestre. Forger, dans ces conditions, une langue d'expression commune exige une rigueur incessante ; elle ne peut se soutenir sans un certain raidissement, un durcissement des consciences et des sensibilités mises à l'épreuve, sans répit, depuis plus d'un siècle.

Ce qui me frappe chez l'Israélien moyen, né dans le pays ou « monté » dans ses jeunes années, c'est une rudesse de caractère symptomatique de ces nouvelles générations. Comparé aux Juifs de la dispersion, le « sabra »

3 « Un tel pays, repeuplé d'une nation jeune et juive, cultivé par des mains intelligentes [...] serait encore la terre de promesse aujourd'hui, si la Providence lui rendait un peuple, et la politique, du repos et de la liberté. »

paraît fruste et simple, plutôt modeste dans ses exigences intellectuelles. Il a acquis les traits d'un campagnard, même s'il réside à Tel-Aviv, à Haïfa ou à Jérusalem. C'est partout un homme des frontières. Pour surgir à l'être, pour devenir autonome, il est obligé sans cesse de se battre contre lui-même. Car il n'est pas encore tout à fait ouvert à la réalité de ce monde : il faut donc qu'il se fasse renaître. Les Israéliens sont souvent têtus. Ils possèdent le sens du concret et refusent de se laisser entraîner dans les divagations d'ordre métaphysique. Longtemps, faute de les comprendre, j'ai été déçu de voir mes étudiants à l'Université hébraïque se détourner de ce qu'ils étaient restés en profondeur, les héritiers directs des poètes de la Bible, des maîtres du Talmud et de la Kabbale. Ils s'interrogent rarement, en public, sur les fondements ontologiques de leur pensée, ou les nuances de leur sensibilité. Le passe-temps juif traditionnel, le plaisir pris au *pilpoul* talmudique, ou à la spéculation philosophique abstraite, ne semble pas les attirer particulièrement. Ce qui les passionne, c'est la portée pratique des choses. D'instinct, ils récuse la distance que l'Occident, héritier du christianisme hellénistique et du dualisme platonicien, maintient entre l'existence immédiate et la vie spirituelle, la sphère idéale. Par réflexe vital, sans doute, le jeune Israélien tend à refuser ce genre de division. Il veut échapper aussi à la nostalgie d'un au-delà. Toujours à l'affût de l'immédiat, il semble axé sur son seul présent. Mais il reprend en cela la tradition judaïque la plus ancienne et la plus vénérable.

Le mont Moriah, site du temple de Jérusalem, est désigné en langage biblique par l'expression *Har-ha-Bayith*, c'est-à-dire : « la montagne de la maison ». C'est ici, par excellence, le lieu de résidence du Seigneur YHWH pour son peuple Israël. La nature tout invisible de son Dieu est étroitement liée à l'intuition paradoxale d'une présence. Le seul sanctuaire juif, c'est la montagne où s'occulte cette présence inconcevable. La proximité secrète du Seigneur – sa *Shekhinah* – implique également le voisinage de l'homme, sa propre présence au monde, au Créateur et à soi-même, sans nulle médiation ni intercesseur miraculeux. On découvre là, simultanément, les traits du caractère national qui est en train de s'ébaucher en Israël et les intuitions religieuses les plus profondes du peuple juif de toujours – ses assises religieuses depuis les origines. Ce sont elles qui l'ont fait lui-même parmi les autres peuples ; il ne cesse pas de s'en nourrir aujourd'hui, à Jérusalem comme en diaspora.

Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1806), Chateaubriand souligne déjà, un demi-siècle avant Flaubert, l'inconsolable « tristesse extérieure » de Jérusalem :

« Entrez dans la ville... Personne dans les rues, personne aux portes de la ville : quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits le fruit de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit, dans la cité déicide [*sic*], on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du bédouin ou qui va piller le fellah. [...] » Constatant la misère et l'injustice qui règnent partout, il commente dans son *journal de Jérusalem*⁴ : « Telles sont les lois qui gouvernent Jérusalem et qui ont remplacé le Décalogue, le Lévitique et cette législature de Moïse, la plus forte qui ait jamais régi un peuple. » Dans son itinéraire, Chateaubriand se plaît à évoquer également l'apparence funéraire et pétrifiée de la Ville sainte déchue : « A la vue de ces maisons de pierre, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si

4 Éd. Belin, pp. 162-163.

ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert. »

Mais s'il décrit, comme le fera Flaubert, les flots de poussière qui recouvrent le sol inégal de ses rues non pavées, « les bazars voûtés et infects qui achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée », son œil de poète lui a fait découvrir l'autre aspect de la cité en ruine, dont le sens caché se voile au regard aveugle de Flaubert.

- 26 -

« Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreur et de misère. Là, vivent des religieux chrétiens, que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau du Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de mort... C'est ici qu'il faut reconnaître avec Bossuet que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javalots. »

L'autre « espèce de peuple indépendant » qu'évoque ici Chateaubriand, ce sont les juifs soumis à la domination pesante de l'Islam ottoman. Où Flaubert ne discernera que des silhouettes de fantoches pitoyables et comiques, Chateaubriand met en perspective la tragédie à la fois humaine et métaphysique du peuple d'Israël déshérité, à peine toléré sur sa propre terre dominée par les divers conquérants qui s'y sont succédé depuis dix-huit siècles :

« Jetez les yeux entre la montagne de Sion et le Temple, voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre, il souffre toutes les avanies sans demander justice ; il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa tête, il la présente au cimeterre... Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui à leur tour le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager, rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les juifs dispersés sur la terre selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute : mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem, *il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays* : il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. [...] Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélanges dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. »

Personnalité complexe, ambivalente, souvent contradictoire, Chateaubriand est lui-même habité par un solide antijudaïsme de caste, à la fois nobiliaire, économique et religieux-chrétien traditionnel. On peut souvent vérifier chez lui – en particulier dans les *Mémoires d'outre-tombe* – comment les chemins pervers d'une certaine piété assassine mènent directement du chevet de l'Eglise enseignante aux bûchers de l'Inquisition, puis aux fours crématoires d'Auschwitz et de Treblinka. Dans *l'Itinéraire* même, Chateaubriand dénonce benoîtement les Juifs de Jérusalem « écrasés par la croix qui les condamne et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre », et qui cependant « demeurent dans leur déplorable aveuglement ». Il s'étonne avec une innocence feinte de ce dédain, de cette répulsion qu'il partage, et dont ses écrits, souvent, distillent le poison avec

joie : « Chose étrange pourtant que *ce mépris* et *cette haine* de tous les peuples pour les immolateurs du Christ ! Le genre humain a mis la race juive au Lazareth, et sa quarantaine proclamée du haut du Calvaire ne finira qu'avec le monde », conclut Chateaubriand,⁵ satisfait d'enfermer Israël, comme les lépreux et les pestiférés, dans une ladrerie infernale *in aeternam*. Tout cela ne témoigne ni d'un coeur charitable, ni d'un esprit très humain...

Le contraste avec la vision qu'a, des juifs de Terre sainte, Alphonse de Lamartine en 1833, est d'autant plus saisissant. Contemplant la Judée, « le site de ce peuple dont le destin est d'être proscrit à toutes les époques de son histoire, et à qui les nations ont disputé même cette capitale de ses proscriptions, jetée, comme un nid d'aigle, au sommet de ce groupe de montagnes », Lamartine s'écrit : « Et cependant ce peuple portait avec lui la grande idée de l'unité de Dieu, et ce qu'il y avait de vérité dans cette idée élémentaire suffisait pour le séparer des autres peuples, et pour le rendre fier de ses proscriptions et confiant dans ses doctrines providentielles. »⁶ L'admiration de Lamartine va en premier lieu au génie poétique d'Israël : « Quelle imagination ardente, colorée, délirante ne suppose pas dans un pareil peuple une pareille domination de la parole chantée ? et comment s'étonner qu'indépendamment du haut sens religieux que ces poésies renfermaient, elles aient été un monument aussi accompli, aussi inimitable, de génie et de grâce ? Le prix des poètes alors, c'était la société même. Leur inspiration leur soumettait le peuple... C'est un beau chant de l'histoire du monde » (p. 361). Mais il sait également reconnaître, par un effet prophétique de son propre génie créateur, ce que leur préjugé antijuif haineux ou leur propre désespoir masque aux yeux d'un Chateaubriand ou d'un Flaubert ; sur la route de Jaffa il remarque « des Juifs de toutes les parties du globe et sous les vêtements du monde, caractérisés seulement par leurs longues barbes, et par la noblesse... et la majesté de leurs traits : *peuple-roi, mal habitué à son esclavage, et dans les regards duquel on découvre le souvenir et la certitude de grandes destinées, derrière l'apparente humiliation du maintien et l'abaissement de la fortune présente* [...] » (p. 395). Chateaubriand croyait voir loin dans le passé ; Flaubert creusait le tréfonds du présent ; mais Lamartine, lui, voit poindre au loin l'inimaginable avenir, qui est devenu nôtre aujourd'hui, en dépit des prophètes de malheur.

Pourtant Chateaubriand lui-même, en dépit de ses préjugés socio-religieux invétérés, de son hostilité jalouse à l'égard des Juifs anoblis et enrichis de son époque, qui s'expriment sans vergogne dans de nombreux passages des *Mémoires d'outre-tombe* et de ses additions (par exemple dans le *Livre sur Venise*), a saisi quelque chose, à Jérusalem, qui dépassait en quelque sorte les limites de sa propre pensée : « Il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays. » Cette petite phrase bouleversante répare jusqu'à un certain point les infamies qu'il a semées dans d'autres parties de son œuvre.⁷

5 *Mémoires d'outre-tombe*, II, p. 1020.

6 *Voyage en Orient*, pp. 448-449.

7 Cf. *Mémoires d'outre-tombe* (Pléiade, Gallimard, 1952, tome II, pp. 506, 696, 1022, 1030, etc.) : « Depuis que les Rois sont devenues les chambellans de Salomon Baron de Rothschild, les Juifs à Venise ont des tombes de marbre. Ils ne sont pas si richement enterrés à Jérusalem ; j'ai visité leurs sépultures au pied du Temple : lorsque je songe la nuit, que je suis revenu de la vallée de Josaphat, je me fais peur... » (17 septembre 1833).

A « l'enseignement du mépris » de l'Eglise s'ajoute l'envie des biens des juifs, qui s'exprime crûment dans le passage suivant du journal de Chateaubriand, daté du 15 septembre 1831 : « Oh ! argent que j'ai tant méprisé... je suis forcé d'avouer que tu as pourtant un mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer ?... Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde... Sans argent, nul moyen de fuite... Heureux juifs, marchands de crucifix, qui gouvernez aujourd'hui la chrétienté, qui décidez de la paix ou de la guerre, qui mangez du cochon



Roger Baranton, *Composition*. Huile sur toile.

Ce qui a fortement impressionné Chateaubriand, c'est la situation exilique des Juifs au sein de la patrie ancestrale perdue et détruite. Une couche de braise n'a cessé de rougeoier, sous la cendre diasporique, dans l'âme juive tourmentée : c'est le désir indestructible du Retour, *teshounah*. A travers les millénaires, la *teshounah*, la « conversion », n'était pas vraiment une idée politique de nature empirique, mais plutôt une sorte de folie allant contre le bon sens rassis et la volonté apparente de l'histoire universelle ; un espoir gratuit que rien ne justifiait dans le cours désastreux des événements de ce monde. La *teshounah* s'est faite à contre-courant, malgré l'histoire des nations et des empires, en défiant le destin superficiel des juifs désespérés, eux-mêmes livrés, comme ils l'étaient, à une désintégration accélérée, soumis à un émiettement géographique et culturel toujours grandissant. C'est donc en remontant vers sa source, au mépris de toutes les lois dites naturelles, que ce torrent desséché rempli de pierres coupantes et de ronces brûlées a su redevenir un fleuve vivant. Les rivières, normalement, ne remontent pas à leur source ! Elles se constituent en s'éloignant pour toujours de l'origine rêvée. Étonnant paradoxe, Israël s'est fait fleuve qui remonte, cours d'eau qui se dirige en amont de soi-même... Il s'est rassemblé sur son aire, où ont convergé soudain les pluies infinies de ses dispersions. Redécouvrant ainsi leur source, les Juifs de notre siècle redeviennent effectivement les « légitimes maîtres » de leur destin. Esclaves dépossédés dans leur propre pays, ils l'étaient certes encore à l'époque de Chateaubriand et de Flaubert. Les voilà aujourd'hui délivrés de leur joug, dans la mesure où l'homme peut l'être ici-bas, en sachant combien demeure fragile et précaire toute existence humaine.

Que signifie au juste l'expression : « maître de son destin » ? Elle veut dire : devenir vraiment homme. Tel est l'enseignement crucial de la Bible, repris par les Sages du Talmud et les initiés de la Kabbale juive. Le simple nouveau-né – produit de la seule *physis* – n'est pas encore tout à fait humain. Il est issu déjà de la race d'Adam, mais il n'a pas atteint, de ce fait, le seul statut vraiment désirable, celui du « fils de l'homme ». Historiquement parlant, il reste très éloigné de l'état digne d'une créature accomplie, faite à la ressemblance du Créateur : il lui reste à travailler à la fondation d'une société fraternelle, où il n'y aurait plus ni maîtres ni esclaves. Qu'Israël, en se retrouvant sur sa terre, fasse naître en son sein un peuple entièrement humain, et serve ainsi de « lumière aux nations », selon la promesse du prophète Isaïe, telle sera peut-être la grande mutation du siècle en gésine. L'humanisation de la terre entière, voilà notre tâche véritable. C'est aussi le devoir du peuple d'Israël, maintenant qu'il est redevenu, pour reprendre la forte expression de Chateaubriand, « le légitime maître de la Judée » ancestrale, après avoir été dans le monde, pendant deux millénaires, esclave et étranger.

après avoir vendu de vieux chapeaux, qui êtes les favoris des rois et des belles, tout laids et sales que vous êtes ! *ah ! si vous vouliez changer de peau avec moi ! si je pouvais au moins me glisser dans vos coffres-forts, vous voler ce que vous avez dérobé à des fils de famille, je serais le plus heureux homme du monde !* » (*ibid.*, p. 50). Comme on le voit, les faussaires russes des *Protocoles des Sages de Sion* n'ont rien inventé ; il leur eût suffi de lire les *Mémoires d'outre-tombe*. Dans ces lignes ignobles, qui sont un vrai cri du cœur, Chateaubriand dévoile la convoitise et la bassesse d'âme qui, alliées à la dévotion pure, dictent ses mauvais sentiments à l'encontre du « peuple déicide »...

Roger Baranton, *Composition*. Huile sur toile.

